

LE JOURNALISME AU CANADA FRANÇAIS

Adrien Therio

C'EST UN TRUISME de dire que la littérature canadienne est née du journalisme. C'est tout à fait dans l'ordre des choses. Un pays colonial et par surcroît une colonie qui passe aux mains d'étrangers ne peut se permettre d'évoluer, sur le plan intellectuel et littéraire, comme l'ont fait les vieux pays. Un peu remis de la guerre de la conquête, après 1760, les Français du Canada pensèrent d'abord à vivre, non à s'exprimer dans des livres. Mais il ne leur fallut pas longtemps pour se rendre compte que s'ils voulaient vraiment demeurer Français en terre d'Amérique, il leur faudrait défendre leurs droits. C'est pour défendre ces droits que le *Canadien* vit le jour au commencement du dix-neuvième siècle.

Le premier journal publié au Canada fut *La Gazette de Québec* (1764), d'information surtout politique, rédigé en anglais et en français. Puis, par ordre chronologique, la *Gazette du commerce et littéraire* (1778) qui s'appela la *Gazette Littéraire* après quelques numéros, fondée par un Français, Fleury Mesplet; la *Gazette de Montréal* (1785) et le *Courrier de Québec* (1788). Ces trois derniers journaux, tout comme la *Gazette de Québec*, étaient rédigés en anglais et en français, et sauf la *Gazette Littéraire*, avaient été mis sur pieds par les Anglais qui montraient peu d'ardeur à défendre les intérêts des Canadiens de langue française. Il faut se rappeler aussi qu'avant la constitution de 1791, il fallait une permission spéciale pour imprimer les nouvelles du jour. Jusqu'en 1806, nos journaux se contentèrent de publier de brefs rapports des séances de la chambre. Il n'était pas question de critiquer le gouvernement. D'ailleurs, deux de ces quatre journaux seulement eurent une carrière assez longue. Le *Courrier de Québec* ne fut publié qu'une fois et la *Gazette Littéraire* ne dura qu'un an.

Le vrai journalisme canadien commence avec *Le Canadien*, fondé en 1806 par Pierre Bédard qui avait à ses côtés comme collaborateurs D.-B. Viger, F. Blanchet, J.-T. Taschereau et quelques autres mécènes qui contribuèrent autant de leur

argent que de leur plume à cette oeuvre qu'ils jugeaient nécessaire. Il faut noter que l'année précédente, soit en 1805, un autre journal, anglais celui-là, le *Mercury* avait été fondé à Québec et ne se gênait pas pour répéter que la province de Québec était encore beaucoup trop française et qu'il fallait se hâter de l'angliciser. C'est en partie pour répondre à cette feuille que le *Canadien* parut. Même si les éditoriaux de ce journal n'étaient pas signés, le ton était trop osé pour le gouvernement du temps, et en 1810 tous les principaux collaborateurs furent arrêtés et mis en prison. Fleury Mesplet avait donné l'exemple qui avait lui-même goûté de la prison pour avoir voulu se mêler de parler religion. La tradition ne devait pas se perdre. La plupart de nos journalistes d'envergure iront faire un jour ou l'autre leur tour en prison.

Le *Canadien* reparut pendant quelque temps en 1819, mais c'est en 1820, avec Flavien Vallerand qu'il entreprend la deuxième étape de sa vie qui devait se terminer cette fois en 1825. C'est pendant cette deuxième étape, en 1822, qu'Etienne Parent en devient le rédacteur. Mais c'est en 1831 que renaît pour de bon le *Canadien*, sous l'impulsion de Parent, qui avait réussi dans l'entre-temps à faire son droit. Le journal a pour devise: *Nos Institutions, notre langue et nos lois*. C'est à ce moment que s'engage vraiment la lutte entre le parti anglais et le parti français, au sujet de la langue française, des écoles françaises, de la constitution, de la représentation canadienne-française à l'Assemblée et surtout du gouvernement responsable. Parent s'est de plus intéressé à l'éducation, au commerce et à l'industrie. Un des premiers chez nous, il a conseillé aux Canadiens de se mêler à la vie économique du pays. Un des premiers aussi, il a réclamé "l'instruction obligatoire pour tous les enfants". Etienne Parent n'était peut-être pas un fin styliste mais sa prose garde encore aujourd'hui une certaine distinction. On peut sourire en parcourant certaines de ses conférences où il essaie de jouer au grand philosophe, mais ceci ne diminue en rien son mérite comme journaliste de combat. Sa prose sobre et claire, son talent de polémiste nous permettent de relire ses articles sans impatience.

Avant que ne paraissent d'autres journaux de combat, mentionnons-en trois qui voulurent donner plus de place aux arts, aux lettres et aux sciences: le *Spectateur*, fondé en 1813, l'*Aurore* en 1815, et l'*Aurore des Canadas* en 1817. Michel Bibaud eut l'audace dans l'*Aurore des Canadas* de publier à côté de textes d'auteurs classiques les poèmes et les chansons des premiers bardes canadiens.

La *Minerve* toute dévouée aux intérêts du parti conservateur vit le jour en 1826. Elle était propriété de L. Duvernay. Ce journal eut une influence profonde sur les destinées du pays et plusieurs collaborateurs de marque l'illustrèrent, au

nombre desquels on peut remarquer Gérin-Lajoie, Oscar Dunn, A. Decelles et R. Bellemare. Elle s'était donné pour but de défendre les intérêts canadiens en politique et dès son premier numéro louait le système représentatif qui "a couvert l'Amérique de nouveaux Etats composés de citoyens honnêtes et libres . . ." Elle aussi insiste sur l'instruction et ses bienfaits. Avec la *Minerve* était né le premier journal de couleur politique.

Un des journaux les plus populaires de l'époque et que peu de gens connaissent aujourd'hui fut sans doute le *Fantasque* qui, fondé en 1837, mourut à différentes reprises pour renaître à l'heure où l'on s'y attendait le moins. Le grand responsable de ce journal humoristique, celui qui le rédigeait du commencement à la fin, était Napoléon Aubin, un Suisse émigré au Canada en 1834. Si nous voulons trouver de l'humour dans nos lettres, c'est dans le journalisme qu'il faut l'aller chercher. Napoléon Aubin est le premier de nos journalistes à savoir manier l'ironie. Il s'en est pris à plusieurs politiciens du temps, à tous nos travers. Ce qu'il faut savoir surtout, c'est que le *Fantasque* malgré son ton léger, ses sautes d'humeur pas toujours sérieuses, a eu une très grande influence dans son temps, principalement pendant les troubles de 1837-38. Grand admirateur de Napoléon, Aubin devait l'être aussi de Papineau. Il le fut peut-être un peu trop, car à son tour, il connut les honneurs de la prison. Il y resta deux mois. Mais ce n'était pas pour faire peur à notre homme. Aubin trouvait toujours le tour de faire renaître son journal. Et les Québécois s'en délectaient. Aubin ne s'en est pas tenu au *Fantasque*. Il a fondé et rédigé aussi le *Castor*, le *Canadien Indépendant*, et il a été collaborateur au *Canadien*, à la *Tribune* et au *Pays*. En résumé, Napoléon Aubin a été le fondateur de la petite presse au Canada français et autant par sa fine ironie que par son patriotisme, mérite d'être mieux connu.

Voici maintenant un ennemi de Papineau: Joseph-Edouard Cauchon. Après avoir fait son droit, Cauchon était entré comme assistant-directeur au *Canadien*, alors dirigé par Etienne Parent. Cauchon ne pratiqua pas le droit mais il pratiqua la politique et le journalisme. Il fut tour à tour, député, ministre, président du sénat, président de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, et même lieutenant-gouverneur du Manitoba en 1877. Il a poursuivi sa carrière politique en même temps que sa carrière de journaliste. Désireux, dans ce domaine, de voler de ses propres ailes, il fonda en 1842, de concert avec un beau-frère, Augustin Côté, le *Journal de Québec*, une feuille qui devait par la suite prendre de l'importance, à cause justement du ton emporté de son directeur. Cauchon s'en est pris à tout le monde et ses colères ont été parfois terribles. Il n'a pas craint en maintes occasions de se contredire. C'est ainsi qu'il écrivit une brochure pour prouver que la

confédération n'était pas une chose possible et que quelques années plus tard, il en écrivit une autre pour prouver le contraire. Dans ses polémiques, il usait parfois de termes assez grossiers, mais il avait souvent de l'esprit. Cauchon est une des figures les plus originales que le journalisme canadien ait produit.

Une autre figure imposante de cette période est Louis-A. Dessaulles, qui fut d'abord collaborateur de l'*Avenir*, journal qui avait été fondé en 1847 par un groupe de jeunes gens à l'esprit libéral. L'âme de ce journal fut pendant longtemps celui qu'on a appelé l'*enfant terrible*, Eric Dorion. Faisons ici un effort pour nous remettre un peu dans l'esprit du temps. Les troubles de 37-38 n'étaient pas encore apaisés. Papineau était devenu un héros national. Et Papineau a été l'âme dirigeante du libéralisme qui envahit le pays à ce moment-là. Des journaux se fondèrent à Québec comme à Montréal pour défendre les idées libérales de Papineau et de ses disciples, au nombre desquels, il y eut l'*Avenir*, le *Pays*, le *Journal de Québec* et même la *Patrie* fondée en 1854. Ce fut ce qu'on a appelé l'ère du rougisme et qui conduisit les tenants de l'école à fonder l'*Institut Canadien* d'illustre mémoire. Du côté conservateur, il y avait la *Minerve*, le *Courrier du Canada* et plus tard la *Presse*. Ce libéralisme à outrance devint presque aussitôt de l'anti-cléricalisme à outrance. Louis-A. Dessaulles qui fut un des fondateurs de l'*Institut Canadien* et en fut le président pendant plusieurs années, est l'un des piliers de cette école libérale. Après avoir collaboré à l'*Avenir*, il prit la direction du *Pays*, journal qui avait été fondé en 1852 pour rallier certains esprits libéraux qui ne voulaient plus suivre l'*Avenir*. Ce fut une époque florissante en polémiques. L'*Avenir* proposait 21 réformes, parmi lesquelles il y avait l'abolition de la dîme, l'annexion aux Etats-Unis et la sécularisation des réserves du clergé. Le *Pays* pour sa part présentait 29 propositions dès son premier numéro. En voici quelques unes: abolition du prétendu gouvernement responsable, abolition du Conseil Législatif, séparation de l'Eglise et de l'Etat, abolition des pensions payées par l'Etat, annexion aux Etats-Unis, réforme de l'éducation, etc. Louis-A. Dessaulles s'est battu avec une ardeur de croisé pour faire triompher les idées libérales de son école, ou plutôt de son *Institut*. Certains de ses articles nous donnent une assez juste idée de la fureur anti-cléricale du temps. Dessaulles a certainement bien mérité du *Pays* et de l'*Institut Canadien*, mais si les idées qu'il a défendues nous intéressent encore aujourd'hui, il faut ajouter que son style n'était pas à la hauteur de la tâche. Dessaulles écrivait aussi mal que faire se peut.

On ne peut passer sous silence, pendant la même période, deux journalistes qui ont eu une certaine influence sur leur milieu, même s'ils n'appartenaient pas au groupe libéral: Hector Fabre et Oscar Dunn. Le premier a commencé sa carrière

à l'*Ordre* qui représentait le libéralisme modéré à côté de l'autre à l'emporte-pièce, pour entrer en 1863 à la rédaction du *Canadien* et fonder enfin, en 1869, l'*Événement*. Hector Fabre avait de l'esprit et c'est dans ce journal qu'il a déployé toutes les ressources de sa verve et de son ironie. C'est là aussi qu'il prit plaisir à attaquer un de ses adversaires préférés: Joseph-Edouard Cauchon. On oublie peut-être trop que l'*Événement* de Québec a été pendant plusieurs années un journal très populaire et recherché, grâce à son directeur Hector Fabre. On n'oserait pas classer Fabre dans la galerie des grands journalistes, mais il mérite une place d'honneur parmi nos bons journalistes. Il écrivait bien et quelques uns de ses articles sont encore d'actualité. Quand à Oscar Dunn, il fut rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et c'est là qu'il attire d'abord l'attention par ses éditoriaux. Il passa ensuite à la *Minerve* et s'y fit également remarquer par son écriture et le ton sobre de ses polémiques. Mentionnons encore L.-O. David qui fut l'un des fondateurs de l'*Opinion Publique*, en 1870, et qui eut son heure de gloire. M. David s'est taillé dans le temps une réputation enviable et son nom peut rester associé à ceux de Fabre, Dunn et Arthur Buies.

L'arrivée d'Arthur Buies sur la scène marque une date importante dans l'histoire du journalisme canadien-français. Après avoir étudié quelques années en France, Buies rentra au pays, se fit avocat et se livra ensuite au journalisme avec une ardeur peu commune. Revenu d'Europe avec des idées ultra-libérales, il entreprit d'éclairer le peuple canadien qui vivait encore dans les ténèbres de l'ignorance. Il fonda pour propager ses idées *La Lanterne*, à l'instar de *La Lanterne* de Rochefort, puis l'*Indépendant* et le *Réveil*. C'est avec *La Lanterne* qu'il s'est fait une réputation de polémiste violent. Il prit part à la querelle qui opposait l'*Institut Canadien* et Mgr Bourget et n'y alla pas de main morte. L'Archevêque de Montréal et le clergé en général furent plus d'une fois les cibles de ce franc-tireur. Mais Buies savait écrire. On l'a souvent comparé à Rochefort et à Paul-Louis Courrier et il faut admettre que le disciple canadien n'était pas indigne de ses maîtres français. Buies s'est illustré comme polémiste, mais aussi comme chroniqueur. On retrouve dans ses chroniques quelques phrases lourdes, mais certaines de ces pages peuvent encore figurer dans une anthologie. Buies avait aussi beaucoup d'esprit, ce qui n'est pas un tort pour un journaliste. Cet esprit l'a servi et desservi, mais en dépit des réserves qu'on peut faire à son égard, il reste un de nos grands journalistes canadiens.

Il n'est peut-être pas mauvais, après Arthur Buies, de parler de Jules-Paul Tardivel qui s'est fait, à peu près dans le même temps, le champion de la presse catholique et ultramontaine. Tardivel a fondé la *Vérité*, à Québec, en 1881. Alors

que Buies se faisait le champion du libéralisme, Tardivel entreprit une sorte de campagne de purification du peuple canadien. Il prêcha, comme il est dit dans l'Évangile, à temps et à contre-temps, et pourchassa les ennemis de l'Église avec des élans de néophyte. Il s'est de plus intéressé à l'éducation et à la langue française. Il publia une brochure intitulée: *La Langue française au Canada* qui fut répandue avec les bénédictions de presque tous les évêques et archevêques du Canada. Il en veut aux anglicismes, mais il défend avec brio la langue paysanne et ses archaïsmes. Malgré les exagérations de son directeur, la *Vérité* garde encore une place importante parmi nos meilleurs journaux.

Pour terminer cette période, mentionnons Israel Tarte qui fut directeur du *Canadien* d'abord et de la *Patrie* ensuite, et qui écrivit des articles assez violents contre la politique de Laurier. Tarte avait moins d'envergure que Tardivel et Buies, mais sa prose se lisait sans difficulté.

NOUS ENTRONS maintenant dans la période contemporaine avec Olivar Asselin, Jules Fournier et Henri Bourassa. Ces trois journalistes ont illustré la période de nationalisme intense des années 1900-1920. C'est Olivar Asselin qui a été le fondateur de la ligue nationaliste en 1903. Il lui fallait un journal pour défendre ses idées. Il fonda le *Nationaliste* en 1904. Avec Jules Fournier qui était passé par la *Presse* et le *Canada* avant d'arriver au *Nationaliste*, Asselin a fait campagne après campagne pour défendre la politique de la Ligue qui s'accordait assez bien avec celle de Bourassa, en politique fédérale d'abord, provinciale ensuite. Le *Nationaliste* soutint à ce moment-là des luttes épiques contre le gouvernement Laurier à Ottawa d'une part, et le gouvernement Gouin à Québec d'autre part. Les polémiques furent si rudes que Fournier et Asselin connurent eux aussi la prison. Mais comme ils n'y séjournèrent jamais en même temps, le *Nationaliste* survécut.

Bourassa préférait avoir son propre porte-parole et fonda le *Devoir* en 1910. Asselin et Fournier y entrèrent comme collaborateurs mais en sortirent au bout de quelques mois. Habités d'avoir leurs coudées franches, ils ne pouvaient accepter de se plier à une discipline étrangère. Le *Nationaliste* continua sa carrière jusqu'en 1922, mais après le départ d'Asselin et Fournier en 1910, c'est le *Devoir* qui devint le véritable organe des nationalistes militants. On ne saurait trop insister sur l'importance du *Devoir* dans notre vie nationale. Il a été et reste encore, malgré certaines tendances politiques passagères bien compréhensibles, un journal indépendant. Bourassa s'adjoignit, à la rédaction, des journalistes comme Omer

Héroux qui s'est fait le champion des minorités françaises au Canada, et Georges Pelletier qui y signa d'excellents éditoriaux et succéda à son maître à la direction du journal. L'influence du *Devoir* s'est fait sentir dans tous les domaines de notre vie politique, économique, sociale, religieuse et littéraire.

La carrière d'Asselin et de Fournier ne s'est pourtant pas arrêtée avec leur expérience au *Devoir*. Après avoir collaboré quelque temps à la *Patrie*, Fournier fondait l'*Action*, le journal le plus littéraire et le mieux écrit que nous ayons eu au Canada. Ses polémiques furent moins retentissantes, mais les critiques littéraires qu'il publia dans cet hebdomadaire firent connaître un nouvel aspect de son talent. A n'en pas douter, Fournier reste l'une des plus belles intelligences qui aient illustré le journalisme canadien. Malheureusement, il mourut à trente-trois ans, au moment où d'autres commencent leur carrière.

Asselin, pour sa part, revint au journalisme avec l'*Ordre*. Il s'était entouré de journalistes de réelle valeur tels que Georges Langlois, Jean-Marie Nadeau, Albert Pelletier, Valdombre et Berthelot Brunet. Rendons hommage en passant à ce dernier qui fut un humoriste comme nous en eûmes peu au Canada et qui avait, en sus, beaucoup de talent. Mais l'*Ordre* quitta l'arène après que l'archevêque de Québec en eut déconseillé la lecture. Asselin cependant n'avait pas dit son dernier mot. Il fonda encore la *Renaissance* qui ne fit pas long feu et passa enfin au *Canada* pour servir un maître qu'il avait combattu pendant longtemps. Même au *Canada*, Asselin eut soin de conserver une indépendance à peu près complète.

Asselin eut beaucoup d'influence sur la jeunesse et les écrivains de son temps. Il a prêché toute sa vie l'amour de la langue française et du travail bien fait. Il a exhorté les Canadiens français à retourner aux sources de l'esprit français. Ses idées avancées le firent passer à certains moments, tout comme Fournier d'ailleurs, pour anti-clérical. Force nous est d'admettre aujourd'hui que ce n'était là que calomnies. Olivar Asselin est la figure la plus illustre du journalisme canadien. Par son style autant que par sa pensée, il a été l'inspirateur de plus d'une génération.

Un disciple d'Asselin, Jean-Charles Harvey entreprit de suivre les traces du maître et fonda le *Jour* qui n'a jamais été vu d'un bon oeil par les catholiques de droite. Harvey a quand même montré beaucoup de courage et il mérite une place d'honneur dans la galerie de nos journalistes. Ses phrases ne sont pas toujours aussi coulantes qu'on le souhaiterait, mais il a écrit, certains jours, des articles remarquables. Lui aussi d'ailleurs avait su s'entourer de travailleurs compétents. Mentionnons Charles Doyon, le père Carmel Brouillard, Emile-Charles Hamel et Henri Tranquille.

La *Patrie* (1854), journal libéral à l'origine, a eu aussi dans notre vie nationale une certaine influence. Cette influence se fit sentir d'abord dans les années qui suivirent la fondation de l'*Institut Canadien*, et plus tard, avec Louis Francoeur, dont la mort à 46 ans fut un deuil national. Francoeur devait redorer le blason du journal par des chroniques brillantes et une interprétation des événements dont il avait seul le tour. Eustache Letellier de Saint-Juste prit sa succession.

Enfin le *Canada* a été pendant une cinquantaine d'années un journal important au Canada français. Avant Olivar Asselin, on y avait vu des journalistes de valeur. Edmond Turcotte remplaça Asselin et continua son oeuvre avec un certain brio. Ce journal a eu la chance d'avoir des chroniqueurs de la trempe de René Garneau dont la prose était excellente et de Jean Le Moyne qui alliait à un style très personnel une pensée religieuse élevée qui dérangeait un peu les façons de voir de nos catholiques bien-pensants.

Il faut aussi faire mention de quelques journalistes qui ont réussi à se faire un nom dans divers journaux. Roger Duhamel a commencé de publier ses chroniques littéraires dans le *Devoir*. Il a collaboré à plusieurs journaux par la suite et sa prose a toujours été égale à elle-même. Duhamel a été pendant longtemps un chef de file parmi nos intellectuels avec Victor Barbeau qui a peut-être fait moins de journalisme, mais a réussi à s'imposer comme styliste et penseur. Valdombre a publié des articles un peu partout. Il a fondé des cahiers qui ont eu une grande vogue et il a utilisé la radio pour mieux se faire entendre. Enfin, Fernand Denis, au *Petit Journal*, s'est acquis une bonne réputation.

Parmi les journaux de province qui, de nos jours, tiennent une place de choix dans cette nomenclature, il y a d'abord le *Droit* d'Ottawa qui a été fondé pour défendre les droits des minorités françaises de l'Ontario. Toute une pléiade de journalistes s'y sont fait la main. Les plus connus sont probablement Camille l'Heureux et Guy Sylvestre. Le *Nouvelliste* de Trois-Rivières est un journal soigné et dont l'information est juste. C'est un des seuls journaux de province à posséder une page littéraire avec l'*Echo du Bas Saint-Laurent* de Rimouski, et l'*Action* (hier encore l'*Action Catholique*) de Québec. Le *Soleil*, le journal le plus important de Québec, a mis bien du temps à comprendre que les arts et les lettres intéressaient les lecteurs. Il vient tout juste d'inaugurer une page à cette intention.

Les journaux les plus importants au pays à l'heure actuelle sont sans doute le *Devoir* et la *Presse*. Le *Devoir* a perdu depuis quelques années des journalistes de valeur, tels que Jean-Marc Léger qui y a fait des reportages remarquables sur la situation internationale et Gilles Marcotte qui s'est occupé pendant quelques années de la chronique littéraire. Mais Gilles Marcotte continue son travail à la

Presse. Il y a encore au *Devoir* des hommes de talent, comme son directeur, Gérard Filion qui ne soigne pas toujours sa langue, mais qui n'écrit jamais pour rien dire; il y a aussi André Laurendeau qui suit de près tous les événements de notre vie nationale et les interprète avec beaucoup d'intelligence. André Laurendeau ne fait jamais de grandes colères, mais il réussit, peut-être même à cause de sa pondération et de sa distinction, à tenir tête à des adversaires bien en place.

La *Presse* n'a pas toujours été aussi soignée qu'elle l'est aujourd'hui. Elle a été pendant longtemps un journal de piètre information. C'est Jean-Louis Gagnon, grand voyageur et journaliste d'envergure, qui a pour ainsi dire nettoyé la maison et refait sa toilette. Mais Jean-Louis Gagnon s'est lancé dans une nouvelle aventure avec le *Nouveau-Journal*, aventure qui n'a pas duré un an mais qui a soulevé beaucoup d'enthousiasme. Il a été remplacé par un autre journaliste de caractère, Gérard Pelletier. Ce dernier a continué de réorganiser la maison, et son écriture nerveuse jointe à son talent de polémiste ardent en font un des meilleurs éditorialistes du Canada français. En outre, la *Presse* garde à son service depuis longtemps des critiques comme Jean Béraud et Marcel Valois qui connaissent à fond leur métier.

Les journalistes dont la voix est la plus écoutée, à l'heure actuelle, semblent être André Laurendeau, Jean-Louis Gagnon et Gérard Pelletier, auxquels il faudrait peut-être ajouter Pierre-Elliott Trudeau qui ne collabore à aucun journal, mais qui publie des articles dans *Cité Libre* et ailleurs qui sont très remarquables.

Quelle différence y a-t-il entre le journalisme d'aujourd'hui et le journalisme d'hier? Le journalisme est devenu depuis quelques années une profession au Canada français. Ceci a eu beaucoup d'influence sur la valeur de l'information. Un grand nombre de nos journalistes, à l'heure actuelle, sont des gens cultivés et plusieurs d'entre eux écrivent bien. Il y en eut aussi dans le passé qui savaient manier la langue, mais ils faisaient plutôt d'exception. Quand à la matière traitée, elle ne diffère peut-être pas tellement, si on tient compte du temps et de l'histoire. Au dix-neuvième siècle, on parlait de l'Union des Canadas, de la confédération des provinces, des Métis de l'Ouest, d'autonomie provinciale et de pots-de-vin, des difficultés scolaires des minorités françaises du pays, de la trop grande influence du clergé dans plusieurs domaines, notamment dans l'éducation, de l'instruction gratuite et obligatoire, de la création d'une université à Montréal, comme succursale de Laval, d'un drapeau national, d'une loterie nationale, de cercles d'étude, de fermes expérimentales, d'efforts de guerre, du cours classique où il faudrait mettre plus de sciences exactes et naturelles, de notre langue qui dégénérait au point de n'être plus reconnaissable; on discutait de graves questions

économiques et sociales; on craignait le communisme et le socialisme à peu près également. Y a-t-il beaucoup de différence avec les sujets d'importance qui retiennent les journalistes d'aujourd'hui? Sans doute, nous avons évolué et les sujets d'actualité, que ce soit en politique, en économie, en sociologie, en éducation, en matières religieuses, sont traités avec plus de savoir-faire. Mais nous sommes liés à une tradition et cette tradition obligera encore longtemps nos meilleurs journaux à combattre pour la défense de nos droits et le redressement de notre vie nationale. N'est-ce pas d'ailleurs le devoir de tout journal qui se respecte?

